Document généré le 19 juil. 2025 02:51

Recherches féministes

Féminisme et sémiotique greimassienne : deux problématiques aussi irréconciliables que réalité et fiction?

Micheline Beauregard

Volume 2, numéro 2, 1989

Convergences

URI : https://id.erudit.org/iderudit/057564ar
DOI : https://doi.org/10.7202/057564ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Beauregard, M. (1989). Féminisme et sémiotique greimassienne : deux problématiques aussi irréconciliables que réalité et fiction? *Recherches féministes*, *2*(2), 147–156. https://doi.org/10.7202/057564ar

Résumé de l'article

Cette réflexion théorique tente de réconcilier deux positions de lecture apparemment contradictoires. Il est proposé qu'une catégorie appelée ici « genre sexuel », s'articulant en féminin/masculin, soit postulée d'emblée comme agissant au niveau profond (logico-sémantique) des textes, au même titre que d'autres « universaux » déjà accrédités par les sémioticiens (par exemple, vie/mort, culture/nature). Suivant une approche generative des textes, l'activité discursive déployée en surface témoignerait d'une sorte de quête de ces structures axiologiques élémentaires.

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Féminisme et sémiotique greimassienne : deux problématiques aussi inconciliables que réalité et fiction ?

Micheline Beauregard

La recherche féministe repose sur la connaissance d'un « lien étroit et jugé nécessaire » entre le travail scientifique et les objets politiques de changement social des chercheuses (Dagenais 1986 : 292). La réflexion qui suit se veut essentiellement un effort théorique en vue de contourner l'apparente impossibilité de réconcilier au sein d'un *langage-objet* l'ensemble signifiant du « monde verbal » et celui du monde en général, le « monde non verbal » ou extra-linguistique.

Mythologie, ethnologie, folklore ont servi d'exemples à la sémiotique quand il s'est agi pour celle-ci de poser ses limites : ne devront être pris en considération en recherche sémiotique que « les objets comparables » (Coquet 1982 : 21). Or, en littérature, les objets dont on examine les rapports de ressemblance et de différence sont avant tout de « papier ». La prise en compte de cette simple évidence est appelée à orienter la réflexion théorique de l'analyste qui a choisi une approche du roman, par exemple, centrée sur la description de ces phénomènes de papier observés de l'*intérieur* même du texte.

C'est le choix pratiqué par celui ou celle qui croit, avec la théorie sémiotique développée par A. J. Greimas, que tout texte offre à l'examen un plan de l'expression et un plan du contenu articulables en *forme* et en *substance* (Hénault 1979 : 28)[1]. En sémiotique greimassienne, la forme du contenu est la « concrétisation de la substance du contenu » propre à un texte donné et seule cette *forme* est susceptible d'une description scientifique, la substance étant le sens dont on n'est pas à même de faire une description objectivable sans en appeler à des disciplines autres, dont la philosophie, la sociologie, l'histoire littéraire. La sémiotique greimassienne s'attache donc aux problèmes *formels* de la structuration du sens en cherchant comment un texte fonctionne, et ce, en reconstruisant petit à petit le réseau de relations qui le contraint. Pas de place en principe ici pour « [ce qui] est pour le sémioticien [du] domaine de l'INDÉCIDABLE » (Hénault 1979 : 29), la *substance* du contenu, autorisée, elle, à s'approcher du POURQUOI sous-tendant un texte.

La production d'un discours, y compris d'un roman, est cependant essentiellement un acte d'appropriation de la langue par un locuteur ou une locutrice qui se situe ainsi par rapport au monde. Si repérer les marques d'un

sujet linguistique en faisant fi de toute dimension sociale peut répondre à une nécessité d'ordre théorique, on doit pourtant se rappeler que l'acte d'énonciation est loin d'être a-chronique ou a-spatial : il est toujours historiquement déterminé et tire son origine d'un lieu bien précis. Par ailleurs, des ambitions cognitives et éthiques peuvent se glisser dans absolument tous les textes et, pourquoi pas, jusque dans des *romans* où leur apparition semblerait de prime abord moins probable. Réalité et fiction s'emmêlent souvent insidieusement dans un « roman »[2] et bien malin celui ou celle dont la main est toujours sûre au moment de séparer les fils. « Réalité de papier » rappellera le sémioticien à la suite du praticien de l'écriture fictive en faisant basculer du revers de la main toute « représentation » dans la brume d'un référent honni.

Le principe d'abstraction essentiel à la sémiotique ne permet pas de prendre pour point de départ les données brutes de l'expérience, soit. Mais tout en insistant sur la « priorité du texte », nous refusons d'enfermer celui-ci dans ce qu'on pourrait appeler une « esthétique de l'écriture » à l'enseigne de laquelle trouve volontiers refuse la littérature la plus « savante », celle qui se coupe souvent du lien social pour tomber dans une pratique d'écriture qui se proclame elle-même « valeur absolue » et souhaite en conséquence centrer la lecture sur le signifiant. L'importance d'une idée qui voudrait, par exemple, que le contenu transgressif de récits pornographiques soit lu avant tout comme la métaphore d'un emploi subversif du langage ne doit pas faire oublier que, comme la lecture, la pratique d'écriture a aussi son point aveugle. . .

Si, depuis Benveniste, toute une tradition scolaire de lecture a fait place à la juste appréhension de l'énonciation, si « je » ne se réfère qu'à l'acte de discours *qui le renferme — le narrateur ou la narratrice ne s'appropriant ce « je » de* l'instance du discours que le temps de l'énonciation —, le sujet de l'énoncé posé comme « sujet » de la seule réalité du texte est cependant parfois en danger d'être assimilé à un sujet de l'énonciation, lui-même confondu avec la personne du scripteur ou de la scriptrice. En fait, il peut même arriver que le narrateur-héros et l'auteur-scripteur d'un roman se recoupent à divers degrés (jusqu'à porter le même pseudonyme[3]). « L'irréalisation » propre à la fiction s'avère certes alors problématique et un soupçon s'infiltre d'emblée sur les propositions données à lire dans le contenu romanesque. Surtout si la trame narrative fait une grande place aussi bien à des écrivains et écrivaines appartenant ou ayant appartenu à notre monde RÉEL qu'à un jeu de citations tirées de leurs écrits. À notre avis, une importante manifestation intertextuelle[4] dans un roman doit d'ailleurs attirer particulièrement l'attention de l'analyste parce qu'elle ajoute en quelque sorte au mélange des fils réalité/fiction et qu'elle risque d'accréditer indûment l'apport cognitif inévitablement présent dans un texte, y compris dans une *fiction romanesque*.

La question d'une « énonciation sexuée » (qui recouvre aussi bien l'énonciateur que l'énonciatrice d'un texte) s'avère souvent très pertinente pour l'analyse des discours et particulièrement, il va sans dire, en matière de littérature érotique où un point de vue féminin risque de différer considérablement d'un point de vue masculin. On reconnaît en effet de plus en plus que « le sexe des auteurs a affaire avec l'écriture si on ne croit pas à une écriture qui transcenderait la différence des sexes » (Lamy 1987 : 26). La mise à l'écart temporaire des marques d'énonciation par la sémiotique greimassienne, alors qu'elle-même se

contruisait méthodologiquement sur l'analyse de l'énoncé, a permis l'évacuation en douce de toute responsabilité énonciative. En fait, c'est comme si une manière d'« immunité romanesque » était ainsi accordée en prime à des événements et à des faits sociaux dès que ceux-ci deviennent *fiction* et basculent ce faisant dans la malencontreuse « illusion référentielle ». C'est tout l'aspect socio-politique des propositions offertes à la lecture dans un cadre romanesque qui se voit dès lors escamoté au profit du langage, peut-être, mais certainement pas sans conséquence pour les *réalités* sociales ainsi mises sous le boisseau. Personne ne saurait en effet déterminer exactement jusqu'à quel point les *réalités* sociales sont indépendantes d'un dire romanesque particulièrement envahissant à notre époque, à la faveur de la multiplication médiatique.

Prendre un texte en considération en lui refusant toutes les dimensions apportées par le savoir culturel (*extérieur* au texte) accolé au code de lecture (qui, lui, réintroduit par la bande la question du POURQUOI...) se défendrait somme toute assez difficilement, semble-t-il, puisque même un sémioticien comme Greimas considère maintenant le « *bon usage* du contexte » tout en maintenant bien sûr la priorité du texte :

> Avec Dumézil ou Lévis-Strauss, c'était toujours un texte qu'on prenait en considération, et ensuite on cherchait à en rendre compte, à l'analyser. On disait que le texte manifestait telle ou telle dimension de la culture, une dimension vestimentaire, des manières de se tenir à table, etc.
>
> D'un autre côté, quand on a un texte, on peut penser qu'il présuppose l'existence d'un code de lecture du texte. Alors, par où commencer ? Faut-il décrire le code d'abord, ou le texte ? Notre position était : on analyse les textes et on augmente la connaissance des codes. Le texte était le point de départ. Maintenant, c'est une autre conception de la culture et de la mythologie qui prévaut. La mythologie, ce n'est pas un ensemble de textes : c'est toute la culture qui est mythique. Il y a là une sorte de révolution, dans la mesure où c'est le code qui devient essentiel.
>
> Daviau et Milot 1987 : 214

Ce code « qui devient essentiel » permet justement, selon nous, de réintroduire une préoccupation éthique au sein de la littérature romanesque; la méfiance ne doit-elle pas forcément s'insinuer devant la naïveté de certaines pratiques d'écriture/lecture où le signifié se voit proprement débouté par le signifiant. La production romanesque, et l'écriture qui se pense à travers cette production, prend facilement l'aspect d'une construction qui, toute « fictive » qu'elle soit, acquiert une valeur de vérité du fait même qu'un lecteur ou une lectrice se trouve dans l'obligation de pratiquer des choix et de faire siens des paradigmes sémantiques formulés ou sous-entendus dans le texte. Dans les espaces demeurés vacants, chacun, chacune exerce sa liberté et fait jouer les divers codes culturels que sa mémoire individuelle a pris en charge. Chacun, chacune s'autorise en somme à sortir de l'ordre du constat ou de la connaissance pour passer dans celui du performatif. Et c'est ainsi, dirions-nous, que le code de lecture devient partie prenante de la *richesse* d'une œuvre.

Du *comment* au *pourquoi*

Posons par ailleurs en principe qu'une lecture explicitement appliquée à la recherche du « pourquoi » d'un texte est facilitée par une lecture de type

sémiotique centrée, elle, sur le « comment » un texte dit ce qu'il dit. Posons aussi en principe qu'une texte demande une analyse répartie sur plusieurs niveaux pour que la cohérence de sa signification devienne visible.

Selon Greimas et ses disciples[5], l'existence de différents niveaux d'organisation du texte fait appel à un concept de profondeur et conduit au repérage, à chacun de ces niveaux, de récurrences d'unités formatrices de multiples isotopies[6]. La signification se déploierait donc du plus abstrait au plus concret, du général au particulier, à l'intérieur d'un parcours dit génératif[7]. La sémiotique greimassienne a toujours vu dans les structures sémiotiques profondes « l'instance susceptible de rendre compte du surgissement et de l'élaboration de toute signification »[8]. Une démarche inductive a dès lors été privilégiée : partant de l'analyse concrète des composantes narratives et discursives situées en surface du texte, l'analyse va vers la profondeur et conduit au repérage de la structure fondamentale du carré sémiotique[9]. Les diverses « explications » et applications[10] de la théorie témoignent naturellement de ce principe de hiérarchisation des niveaux.

En vérité, les travaux d'analyse prenant appui sur l'instrument théorique de la sémiotique greimassienne ont d'abord favorisé une démarche d'analyse qui accordait beaucoup d'importance à la composante narrative de surface, alors que la composante discursive restait souvent « sous-développée ». Les travaux plus récents rétablissent la situation et l'on voit actuellement la composante discursive bénéficier d'une attention dont témoignent à la fois les écrits théoriques et les ouvrages d'analyse[11]. Quoi qu'il en soit des tendances passées et actuelles au sein de la pratique sémiotique, les *relations d'opposition* retenues comme fondamentales par Greimas dans l'élaboration de sa théorie restent caractéristiques d'une attitude structurale qui préfère poser les différences — considérées comme plus éclairantes — avant de s'attaquer à la définition des concepts. Dans le prolongement d'une telle attitude générale, le terme « catégorie » est utilisé strictement, et nous insistons, pour désigner un acte sémantique dont les pôles sont en relation. En grammaire, on parlerait, par exemple, d'une catégorie du genre s'articulant en masculin et féminin, mais non pas d'une catégorie du féminin, celui-ci n'étant en définitive qu'un des pôles de la catégorie du genre.

On a souvent pointé du doigt la sémiotique greimassienne comme une « théorie d'hommes ». Or, on pourrait être bien avisé d'examiner de plus près des outils méthodologiques qui ont fait la preuve de leur efficacité au fil de travaux exemplaires. Et puisque le propre d'un « projet scientifique »[12] est une ouverture au remaniement et à la discussion, il devient dès lors possible de suggérer les ajustements nécessaires à une approche de plus en plus serrée des textes. C'est ainsi que nous avançons personnellement la possibilité de postuler, pour l'analyse, un « carré sémiotique » construit sur la conception binaire de la catégorie « genre sexuel », malgré le fait que cette expression n'ait pas cours en français.

En créant un tel néologisme[13] par analogie avec le « genre humain », nous entendons bien sûr insister sur le fait que cette dernière catégorie sémantique n'est pas épuisée. Les individus qui composent le genre humain sont en effet « sexués »; ils naissent femmes ou hommes et seront dès lors qualifiés en conséquence tout au long de leur vie. La catégorie « genre sexuel » se définirait

finalement en fonction d'oppositions naturelles et culturelles (les mêmes en partie que pour le genre grammatical); il s'agit toutefois de bien spécifier ici que les différences qui existent au niveau social entre les sexes s'expliquent par des conditionnements culturels et non par des faits naturels[14]. FÉMININ et MASCULIN deviennent donc les pôles d'une catégorie qui se joint à quelques autres déjà considérées par les sémioticiens comme des universaux, c'est-à-dire des structures axiologiques élémentaires autorisées, à ce titre, à figurer aux pôles des différents modèles de relations à construire dans un texte. Vie/mort, culture/nature sont des exemples de tels universaux et l'on prétend généralement que vie/mort fonde l'univers individuel des êtres humains alors que culture/nature (catégorie empruntée à Cl. Lévi-Strauss) fonderait leur univers social.

Des universaux représentatifs d'un univers sémantique réparti selon le rapport individu/société se veulent en fin de compte des reproductions du comportement constant de certains éléments de signification au niveau profond; ils sont dès lors jugés susceptibles de servir d'encadrement à diverses analyses sémantiques. Il faut toutefois noter (et dénoncer) que lorsqu'elle est utilisée en relation avec l'être humain, la relation dichotomique culture/nature devrait le plus souvent se lire véritablement culture/non-culture dans notre contexte occidental patriarcal qui fait de la « nature » le contrepoids sémantique (et féminin) d'une « culture » définie par le masculin et associée à ce genre (ce dont Lévis-Strauss n'a su rendre compte). La contamination idéologique du terme « nature » n'est pas sans conséquence; il suffit en effet de placer culture/nature (ou inversement) sur un carré sémiotique pour constater que ce qui semble de prime abord un affrontement des termes dans une relation de « contraires », doit se lire en réalité comme une relation de « contradictoires », ce qui est loin d'être la même chose.

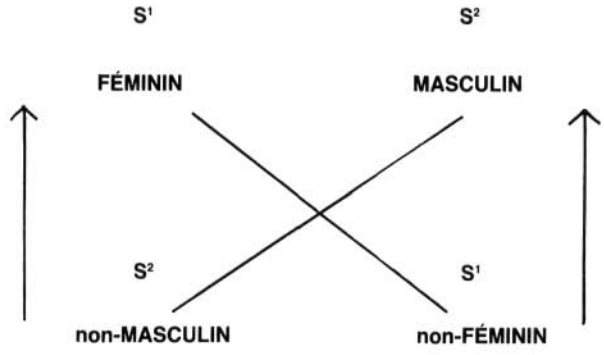
Alors que les contraires sont autorisés par la logique et par la manifestation linguistique à être posés en même temps, il n'en va pas de même pour les contradictoires. Si le terme « nature » était pur de toute contamination idéologique, on pourrait parler sans problème de la culture *et* de la nature d'un individu; la relation de contrariété est même à l'occasion productrice d'effets de sens d'un type particulier : pensons ici à une maxime comme « bon gré mal gré » ou encore « hâtez-vous lentement ». Mais les contradictoires s'excluent mutuellement par définition; on ne peut affirmer d'une même chose qu'elle est A et non A, on ne peut parler de la culture *et* de la non-culture d'un individu : qui pose l'un nie obligatoirement l'autre sous peine de ne *rien* dire[15]. Culture/nature est en somme une dichotomie qui se rapproche assez d'un syntagme comme « l'esprit et la chair »; or, il ne faut pas minimiser l'impact de tels raccourcis sur notre pensée et reconnaître que, malgré leur caractère arbitraire et du simple fait de leur énonciation, il s'en dégage une insinuation de *bien* vis-à-vis *mal*. Dans ce genre de couple, comme le souligne fort justement le linguiste Pierre Guiraud (1978 : 168), c'est l'élément positif qui est automatiquement masculinisé.

Le même raisonnement peut d'ailleurs être repris à propos de la relation dichotomique masculin/féminin : dès Aristote, la « science » a parlé de la femelle comme d'un mâle mutilé instituant dès lors le mâle en paradigme parfait. Une telle contamination idéologique du féminin faisait en quelque sorte de ce terme un « non-masculin ». Les théories freudiennes sur la sexualité féminine rappellent encore de nos jours la difficulté d'écarter des habitudes de penser millénaires.

À notre avis donc, la catégorie « genre sexuel » constitue également un universel de plein droit, et ce, d'autant plus qu'aussi bien l'univers individuel que

l'univers social sont marqués par la catégorisation de l'espèce humaine en « genre sexuel ». FÉMININ et MASCULIN apparaissent en vérité comme deux *valeurs* dont l'inscription au niveau profond est toujours susceptible de s'actualiser de multiples façons à la surface des discours. Posées sur un carré sémiotique, ces valeurs produisent une figure à quatre positions déterminant six parcours :

1. deux parcours de conjonction/disjonction soit *FÉMININ* vis-à-vis *MASCULIN* et *non-MASCULIN* vis-à-vis *non-FÉMININ*;
2. deux parcours d'exclusion soit *FÉMININ* ne peut pas être *non-FÉMININ* et *MASCULIN* ne peut pas être *non-MASCULIN*;
3. deux parcours d'implication soit *non-FÉMININ* comprend *MASCULIN* et *non-MASCULIN* comprend *FÉMININ*.



(S = axe sémantique)

Les sèmes articulatoires *euphorie* vis-à-vis *dysphorie*, reliés à l'attitude adoptée à l'égard de ces deux valeurs dans un texte donné, transforment en axiologie l'univers sémantique représenté dans ce carré; une valorisation positive ou négative de chacun des termes de la structure élémentaire de la signification s'ensuit et fait bien sûr appel à l'expérience du lecteur ou de la lectrice située, elle, à l'*extérieur* du texte. Bien que la « valorisation » semble participer d'une construction générative *intérieure* au texte.

Placer la variable sexuelle, la catégorie sémantique « genre sexuel », au cœur de l'analyse en tant que postulat — lui reconnaître une existence au niveau sémio-narratif profond — est un procédé heuristique généralisable et rentable, selon nous, puisque homme et femme peuvent travailler à partir de ce postulat. Le type de lecture que l'on peut en tirer variera évidemment selon le corpus à l'étude : une structure romanesque axée sur la séparation et l'opposition illustrera par exemple la « guerre des sexes » et produira alors un mouvement centrifuge dans le texte. Une structure romanesque plutôt axée sur la complémentarité ou même la « fusion » produira au contraire un mouvement centripète, tel que le ferait par exemple un roman qui développerait le thème des similitudes.

En conclusion, il est évident que les *valeurs* présentes comme une sorte d'archétype au niveau profond des discours ne sont pas innocentes, et si

l'analyse formaliste des structures narratives est un procédé heuristique nécessaire à la démonstration des stratégies déployées dans une fiction, il apparaît certes légitime de placer la question de la différence des sexes au cœur d'une telle analyse. Le COMMENT un texte dit ce qu'il dit se construira alors en *suivant pas à pas, à la surface du texte, les multiples parcours génératifs rendant* compte de la présence, au niveau profond, d'une structure dichotomique dont la pensée humaine peut difficilement, semble-t-il, faire l'économie[16].

Rien n'empêche cependant l'analyse de faire un pas de plus et d'adopter une attitude critique face aux valeurs qui fondent la matière d'une œuvre. S'il apparaît en effet impérieux de ne pas laisser de place à des jugements qui préexisteraient au travail de la connaissance du texte, il semble à tout le moins justifié de permettre une approche faisant naturellement une place théorique à la variable sexuelle. Northrop Frye, entre autres, pense que :

> [l]a critique aura toujours deux aspects, l'un tourné vers la structure de la littérature, l'autre, vers les autres phénomènes culturels qui forment l'entourage social de la littérature. Ensemble, ils s'équilibrent l'un l'autre : lorsqu'on travaille sur l'un en excluant l'autre, la perspective critique a besoin d'être mise au point.
>
> 1984 : 19

On aura compris qu'une telle attitude nous convient en tant que féministe et que notre pratique critique des textes romanesques s'effectue non seulement à partir du point de vue d'une femme, mais encore qu'elle refuse de se laisser berner par le leurre de la dichotomie réalité/fiction. Cette dichotomie-écran sert trop souvent à la dilution des conditions réelles de la vie des femmes dans l'eau trouble du fantasme imprimé devenu « littérature ».

Micheline Beauregard
Groupe de recherche multidisciplinaire féministe
Université Laval

Notes

1. Hénault présente les recherches de « l'École sémiotique de Paris ». Ces recherches s'appuient sur les travaux d'A. J. Greimas qui a construit sa théorie en ayant recours, en particulier, à trois relations d'opposition que nous retrouvons, dès 1956, dans un important article d'épistémologie intitulé : « L'actualité du saussurisme », *Le français moderne*, n° 3. Les deux premières relations d'opposition, langue/parole et signifiant/signifié, venaient en droit ligne de Saussure alors que le concept opératoire système/procès avait été présenté en 1953 par L. Hjelmslev. « En cherchant à préciser la dichotomie saussurienne de langue/parole, L. Hjelmslev l'a interprétée comme un cas particulier d'une approche plus générale, par laquelle le sujet connaissant aborde l'objet à connaître, en l'envisageant soit comme système soit comme procès. » (Greimas et Courtés 1979 : 293).
2. Pensons entre autres à des romans comme ceux que Philippe Sollers a publiés depuis 1983 et dans lesquels l'érotopornographie occupe une place de choix. Dans *Femmes*, par exemple, le lecteur ou la lectrice apprend du narrateur que « ce qui est intéressant, dans la vie, c'est quand elle se met à ressembler au roman qu'on est en train d'écrire. . . » (1983 : 234); pour « que la

littérature avance », le narrateur de *Portrait du joueur* avouera de son côté : « on branche *directement sur la vie quotidienne » parce qu'un « personnage réel peut être maintenant dix fois* plus intéressant et subversif qu'un personnage de fiction » (1984 : 257). Ce même narrateur disait déjà à la page 150 : « Allons, allons, vous êtes troublés. Vous sentez que vous êtes pour une fois en train de lire un *roman où tout est vrai.* » (L'italique est de Sollers). Un *roman* qui s'annonce et s'énonce « vrai » dérange les habitudes des lecteurs-lectrices et bouleverse les codes. Quand, de plus, l'érotopornographie s'y révèle une « [l]eçon de maintien pour les jeunes femmes de l'avenir » (*Portrait du joueur* 1984 : 259), il faut convenir que le simulacre de sexualité présenté dans le roman force un lecteur ou une lectrice empirique à en appeler à des connaissances qui ne peuvent pas ne pas être de nature référentielle. . .

3. Citons encore en exemple les romans sollersiens de la dernière foulée. Dans *Femmes* (1983), le narrateur se dédouble et l'une des moitiés se nomme « S ». Le jeu sur le nom prendra également une grande importance dans *Portrait du joueur* (1984) où le narrateur Philippe Diamant insiste sur la façon dont il a adopté le pseudonyme « Sollers ». *Le cœur absolu* (1987) ramène un narrateur qui s'appelle « Ph. S » alors que dans *Les folies françaises* (1988), le narrateur se nomme ouvertement « Philippe Sollers ». Il faut noter en outre que Sollers signait, en 1981, le texte de présentation qui paraît sur le rabat de la jaquette de *Paradis* : « Ph. S ».
4. Le concept d'intertextualité intervient spécifiquement ici pour souligner la tension créée dans un texte par une organisation structurale prenant en charge un dialogue avec d'autres textes. Nous croyons que cette tension introduit de nouvelles valeurs sémiotiques et sémantiques dans le texte.
5. Ces derniers sont regroupés sous l'appellation de « l'École de Paris », faut-il le rappeler ? J.-Cl. Coquet a par ailleurs fort bien expliqué aux lecteurs et lectrices non informé(e)s, aux chercheurs et chercheuses en sciences sociales qu'il existe plusieurs écoles de sémiotique comme il existe plusieurs écoles de linguistique (Coquet 1982 : 5-64). Il faut surtout retenir que pour certaines sémiotiques, le signe est d'abord *observable* alors que dans la perspective de « l'École de Paris », le signe est un objet *construit*.
6. Les termes du métalangage sémiotique utilisés dans le cadre de cet article renvoient bien sûr à la sémiotique greimassienne. Une explication succincte de certains de ces termes sera donnée chemin faisant pour faciliter la lecture, mais on se référera au *Dictionnaire* (Greimas et Courtés 1979 et 1985) pour une définition exhaustive. Le concept d'« isotopie », par exemple, recouvre en quelque sorte la récurrence de catégories sémiques dans un texte donné. Du point de vue du lecteur ou de la lectrice, l'isotopie constituerait une sorte de grille de lecture rendant homogène la surface du texte, et ce, parce que l'isotopie permettrait de lever les ambiguïtés (Greimas et Courtés 1979 : 197-199).
7. L'expression « parcours génératif » désigne l'économie générale d'une théorie sémiotique (ou simplement linguistique), autrement dit « la disposition de ses composantes les unes par rapport aux autres, et ceci dans la perspective de la génération, c'est-à-dire en postulant que tout objet sémiotique [peut] être défini selon le mode de sa production [. . .] (Greimas et Courtés 1979 : 157).
8. Cf. en particulier l'article « Narrativité » (Greimas et Courtés 1979 : 247-250). Cf. également l'article « Structure », en accordant plus d'attention au point 5 (Greimas et Courtés 1979 : 360-366).
9. On entend par « carré sémiotique » la représentation visuelle de l'articulation logique d'une catégorie quelconque (Greimas et Courtés 1979 : 29). Or, suivant l'application rigoureuse de l'attitude structurale héritée de Ferdinand de Saussure et selon laquelle — par opposition à l'atomisme — tout langage est de nature relationnelle et non substantielle, la sémiotique greimassienne utilisera le terme « catégorie » pour désigner des relations (c'est-à-dire des axes sémantiques) et non les éléments aboutissants de ces relations. Ainsi, ce ne sera jamais le substantif seulement qui sera identifié comme une catégorie », mais plutôt l'*opposition* substantif/verbe (Greimas et Courtés 1979 : 34).
10. Nous pensons à l'ensemble de démarches pratiques comme celles, par exemple, de Jacques Geninasca, Jean-Marie Floch, Jacques Fontanille ou encore de Denis Bertrand.

11. Le livre de Denis Bertrand (1985) est exemplaire, à notre avis, d'une démarche qui focalise sur la composante discursive de surface. Nous signalerons en outre notre propre travail d'analyse, dans le cadre d'une thèse de doctorat en littérature française (Beauregard 1988).
12. L'expression est de Greimas lui-même.
13. Ce qui est ici « néologisme » pour l'analyse littéraire risque sans doute d'être lu comme une expression plus ou moins pléonastique en ethnologie ou en anthropologie où « genre » s'emploie d'emblée pour signifier une distinction conceptuelle entre le sexe biologique et une identité sociale de sexe *intériorisée*. La linguiste Christiane Marcellesi soutient par ailleurs que l'emploi d'un néologisme — ou d'une forme considérée comme telle — n'est pas innocent. Son utilisation traduirait la recherche d'un effet, d'une action produite sur le ou la destinataire, et ce serait précisément dans la mesure où l'effet recherché est réussi — ou du moins ressenti — que le ou la destinataire prendrait mieux conscience du caractère *voulu* de nouveauté de la terminologie employée (Marcellesi 1974 : 98-99).
14. Nous adoptons somme toute l'attitude de la langue anglaise quand celle-ci parle de « gender bias ».
15. Pour des précisions sur les notions de contraires et de contradictoires en sémiotique greimassienne, voir ce qu'en dit Anne Hénault (1979 : 124-142).
16. Du moins si l'on en croit Henri Laborit : « Au début, devant l'apparent chaos du monde, il [l'être humain] a classé, construit ses tiroirs, ses chapitres, ses étagères. Il a introduit son ordre dans la nature pour agir. Et puis, il a cru que cet ordre était celui de la nature elle-même, sans s'apercevoir que c'était le sien, qu'il était établi avec ses propres critères, et que ces critères, c'étaient ceux qui résultaient de l'activité fonctionnelle du système lui permettant de prendre contact avec le monde : son système nerveux. » (1985 : 53). Le système nerveux cérébro-spinal de l'être humain est commandé, faut-il le rappeler, par un cerveau composé de *deux hémisphères* dont les fonctions sont fort distinctes l'une de l'autre. Cette spécificité anatomique constitue en quelque sorte une toute première dichotomie imposée à l'être humain, dichotomie qui influence sans doute sa façon d'appréhender le monde.

RÉFÉRENCES

BEAUREGARD, Micheline

1988 *La passion du jeu et le jeu de la passion dans trois romans de Philippe Sollers : Femmes, Portrait du joueur, Le cœur absolu*. Thèse de doctorat en littérature française, Québec, Université Laval.

BERTRAND, Denis

1985 *L'espace et le sens. Germinal* d'Émile Zola. Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.

COQUET, Jean-Claude

1982 *Sémiotique. L'École de Paris*. Paris, Hachette Université, (Coll. « Langues linguistique communication »).

DAGENAIS, Huguette

1986 « La recherche féministe : une réalité de plus en plus importante à l'Université », *Perspectives universitaires*, La nouvelle revue de l'AUPELF, Montréal, Dakar, Paris, 3,1 et 2 : 292-301.

DAVIAU, Pierrette et Louise MILOT

1987 « Entretien avec A. J. Greimas », *De Jésus et des femmes. Lectures sémiotiques*, Montréal/Paris, Bellarmin/cerf : 209-215.

FRYE, Northrop
1984 *Le Grand Code*. Paris, Seuil, (Coll. « Poétique »), préface de Tzvetan Todorov.

GREIMAS, Algirdas Julien et Joseph COURTÉS
1979, 1985 *Sémiotique : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris, Hachette Université.

GUIRAUD, Pierre
1978 *Sémiologie de la sexualité*. Paris, Payot.

HÉNAULT, Anne
1979 *Les enjeux de la sémiotique : introduction à la sémiotique générale*. Paris, PUF.

LABORIT, Henri
1985 *Éloge de la fuite*. Paris, Gallimard, (Coll. « Folio, essais »).

LAMY, Suzanne
1987 « Du privé au politique : *la Constellation du cygne* de Yolande Villemaire », *Voix et Images*, XIII, 1 : 18-27.

MARCELLESI, Christiane
1974 « Néologie et fonction du langage », *Langages*, 36 : 98-99.

SOLLERS, Philippe
1983 *Femmes*. Paris, Gallimard.
1984 *Portrait du joueur*. Paris, Gallimard.
1987 *Le cœur absolu*. Paris, Gallimard.
1988 *Les folies françaises*. Paris, Gallimard.